

Deux esclaves au XVIII^e siècle

Francis Back

Number 54, Summer 1998

Un monde fascinant : les chemins de fer

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7956ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Back, F. (1998). Deux esclaves au XVIII^e siècle. *Cap-aux-Diamants*, (54), 51–51.

Deux esclaves au XVIII^e siècle

L'esclavage demeure une facette méconnue de notre histoire. Par le biais du costume, mettons en lumière ces acteurs de notre passé.

Les atours de la marginalité

Les avis de recherche, publiés dans les journaux à partir de 1764, sont une source précieuse pour l'étude du costume. Ces avis décrivent l'apparence physique et souvent les vêtements d'un fugitif. Ces signalements concernent des individus vivant en conflit avec l'ordre social et sur lesquels peu de renseignements vestimentaires peuvent être obtenus autrement. De ces descriptions surgissent toute une faune de marginaux, du marin déserteur à l'apprenti en fuite, en passant par l'escroc ayant réussi à s'évader de son cachot.

Les esclaves occupent une place importante dans ces avis de recherche et pour cause : de 1761 à 1806, l'historien Marcel Trudel a retracé la présence de 1 517 esclaves au Québec. De ce nombre, la moitié est d'origine africaine, le reste étant d'origine amérindienne. Ces derniers sont désignés sous le terme générique de « panis » (de *pawnee*, nation vivant dans l'actuel Arkansas). Les panis étaient des prisonniers de guerre achetés aux Amérindiens par des Blancs, afin de leur servir de main-d'œuvre.

Isabella

Isabella, surnommée Bell, est une mulâtresse âgée « d'environ 15 ans » en 1778. Bien que née d'une relation entre une esclave noire et un Blanc, la législation précise que « tout ce qui naît du ventre d'une esclave devient esclave à son tour ». Lors d'un encan tenu en 1778, Bell est vendue à Georges Hips, un marchand-boucher demeurant à Québec. Après cette transaction, Bell tentera de prendre la fuite à deux reprises, soit le 18 août et le 5 octobre de la même année. Le 14 novembre 1778, Hips revend la mulâtresse au lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Hector-Theophilus Cramahé. Ce dernier s'en départira l'année suivante au

profit d'un capitaine de navire. Nous perdons ensuite toute trace d'Isabella.

Quand elle s'enfuit pour une première fois, le 18 août 1778, Bell est vêtue d'un mantelet et d'une jupe d'étoffe rayée, mais n'a « point de bas ni de souliers ». Quand, le 5 octobre suivant, elle se sauve à nouveau, elle porte alors une coiffe « à la mode », un mouchoir de soie noire ainsi qu'une robe et un jupon d'« indienne ».

Par le vêtement, on saisit le caractère désespéré des tentatives de fuite de Bell. Elle semble posséder une garde-robe bien fournie, car deux actes de vente la concernant précisent qu'elle est cédée avec l'ensemble de ses « hardes et linges » ; dans l'un de ces documents, on précise même que ces derniers ont déjà été livrés chez l'ac-

quéreur. Pourtant, en août, Bell ne prend même pas la peine de se chausser avant de s'enfuir et, au mois d'octobre suivant, elle n'est vêtue que d'« indienne », une légère toile de coton qui n'était pas en mesure de lui procurer la moindre chaleur.

Jacob

Jacob est un panis âgé d'environ 20 ans au moment de son évasion en juillet 1783. Il mesure 5 pieds 8 ou 9 pouces, a une longue chevelure noire et parle « passablement bien » le français et l'anglais. Il appartient à deux associés connus sous le nom de Daniell & Dalton, sur lesquels nous n'avons pas de renseignements.

Ses vêtements traduisent un certain luxe ; ainsi, il est coiffé d'un tricorne blanc garni d'un plumet. Il s'agit là d'une coiffure dispendieuse, car elle est faite de poils de castor prélevés sur les parties les plus pâles de la toison de cet animal. Sa chemise est garnie de manchettes, et ses souliers ont des boucles argentées. Pour se protéger des intempéries, notre panis a endossé un modeste capot de drap bleu. Mais Jacob a prévu des vêtements de rechange puisqu'il apporte avec lui, noué dans un mouchoir, un habit de drap fin de couleur grise et du menu linge.

Des études portant sur le costume des esclaves en Nouvelle-Angleterre, nous aident à mieux cerner le luxe apparent du costume de Jacob : on permettait parfois aux esclaves de se faire un peu d'argent de poche en travaillant pour autrui. On constate que l'argent ainsi gagné était souvent dépensé pour l'achat de vêtements qui cachaient le rang social de l'esclave. C'est le cas au Québec pour le mulâtre André, qui fausse compagnie à un tavernier montréalais en 1767 et dont on dit qu'« Il est remarquable pour se mettre [c.-à-d. s'habiller] proprement ».

Une autre raison peut expliquer une apparente aisance vestimentaire, soit le vol de vêtements précédant une tentative d'évasion. Ainsi en est-il d'une esclave noire qui s'échappe en 1779 en emportant « une quantité considérable de linge et autres bons effets qui ne sont pas à elle ».

Enfin, certains maîtres aiment bien étaler leur richesse en habillant leurs esclaves de costumes tape-à-l'œil. Quand, en 1769, Miles Prenties, tavernier à Québec, met en vente deux esclaves, il croit bon d'indiquer « qu'ils paraissent très bien en habit de livrée ». ♦

Francis Back



À gauche, nous apercevons le « panis » Jacob coiffé de son tricorne blanc à plumet et vêtu d'un capot bleu. Derrière lui, nous retrouvons la mulâtresse Isabella, portant un mantelet et un jupon d'étoffe rayée. Au Québec, le « mantelet » désignait en fait un « casaquin », qui est le vêtement que nous illustrons ici, alors qu'en France on entendait par « mantelet » une courte cape à capuchon. Illustration et copyright : Francis Back.